



**ERNST
LOTHAR**

**Mélodie
de Vienne**

1944

LIANA LEVI



piccolo

Audience en plein jour

« Son Altesse Impériale attend Madame ! »

Le portier lui avait ouvert le portail de fer de l'Albrechtsrampe et l'avait menée aux appartements de l'aide de camp par ce qu'on appelait l'aile des cuisines. Là, elle fut prise en charge par le valet de chambre qui la conduisit à la haute porte blanc et or à double battant. Dès l'instant où elle avait reçu son billet : *Il faut que je te parle. Accorde-moi cinq minutes. Tu ne peux pas me les refuser ! Tout en dépend !*, les choses s'étaient déroulées dans une sorte de fièvre ; une sacrée chance que papa fût encore à l'université et que Therese qui l'accompagnait d'habitude quand elle sortait fêtât son anniversaire le surlendemain. Henriette avait donc pu lui dire : « Je dois me passer de toi aujourd'hui, Therese, il faut que j'aille acheter ton cadeau. » Elle n'avait même pas eu le temps de se changer. C'était l'après-midi du « Corso fleuri », où les Viennois nantis défilaient dans des équipages et des fiacres décorés de fleurs dans l'allée principale du Prater et ceux qui n'en avaient pas les moyens les contemplaient des bords de l'allée.

« Que s'est-il passé, Bratfisch ? » avait-elle demandé dans son excitation, mais le cocher avait répondu qu'il

ne savait pas, il avait mission de ramener Mademoiselle au plus vite. À la question : « Où ? Ça au moins vous devez bien le savoir ? », il avait répondu : « Au Palais. »

À la Hofburg, en plein jour ?

Il vit son expression. « Parions un litre de vin vieux qu'une personne verra Mam'selle ! avait-il affirmé. Croyez peut-être que j'avais à l'escalier Amélie ? Mam'selle descendra au carrefour d'Opéra. D'là elle fera les quelques pas jusqu'au palais Albrecht et quand elle sera devant le p'tit portail de fer, on lui ouvrira. Y aura m'sieur Loschek. »

Le coupé embaumait son tabac turc. Sur la banquette s'étalait le plaid en pied-de-poule dans lequel il l'avait enveloppée quand ils étaient revenus de Baden. Sur le siège du cocher se tenait Bratfisch, il portait le haut-de-forme à petit bord, la veste en velours brun bordé de noir et la cravate noire flottante qu'il avait du temps où il venait la chercher quotidiennement sans qu'elle sût jamais vraiment où on allait. Tout recommençait à une vitesse vertigineuse.

La Heugasse. La Schwarzenbergplatz. La Schwarzenbergstrasse. À droite on apercevait la Seilerstätte ; une maison d'angle était entourée d'un échafaudage, on y construisait un quatrième étage. Était-elle déjà à la campagne, la vieille demoiselle ? Si elle était encore là, de petites lampes à huile brûlaient à côté du portrait d'un saint devant lequel on avait prêté un serment solennel.

Je ne veux pas ! se dit Henriette. Des mots qui ne signifiaient rien. Elle aurait pu aussi bien dire : Aujourd'hui, c'est le jour du cortège de fleurs. Ça aurait presque eu davantage de sens car Franz voulait l'y conduire, ils avaient même choisi ensemble la décoration de leur voiture : des roses thé Maréchal-Niel.

Une séance exceptionnelle à la Chambre de commerce l'en avait empêché. « Tu comprendras... » avait-il argué. Elle comprenait. Franz en était un des conseillers les plus éminents.

Elle voulut penser à lui, il lui avait témoigné de si touchantes attentions ces dernières semaines. Mais dans le petit coupé elle ne parvenait pas à imaginer Franz, le visage de l'autre s'imposait avec une effroyable netteté, trait pour trait : son expression quand Il riait, quand Il avait peur. Il riait bien plus souvent. Dire que tout était fini entre eux était une sottise insigne ! Depuis qu'elle avait tenu le billet aux quelques lignes écrites au crayon, ça la submergeait comme au premier jour. Elle tenta de prier. Ça non plus, elle n'y parvint pas.

Krugerstrasse. Qu'Il n'aille pas croire que le temps l'avait soumise. Il s'était probablement imaginé qu'en la faisant attendre assez longtemps, Il la ferait céder. Erreur ! Ce qu'elle Lui avait toujours dit, elle le Lui répéterait aujourd'hui : Je ne suis pas une demoiselle Mitzi Kaspar qu'on enlève pour la nuit. Je ne suis pas non plus la comtesse Larisch qui déteste ta femme et voudrait à tout prix te voir divorcé, parce qu'elle espère bien devenir impératrice. C'est ce qu'elles veulent toutes ! Moi, c'est *toi* que je veux ! Et puisque je ne peux pas t'avoir, tu ne peux pas m'avoir non plus ! Oui, oui, je sais, je sais – j'obéis à ce que tu appelles la « peur des conventions » et « la morale petite-bourgeoise. » Je regrette. Je suis une petite-bourgeoise.

Kärntner Strasse. Et si je n'en ai pas la force ? pensa-t-elle en s'emparant de la poire en caoutchouc qui servait à arrêter le cocher. Pourquoi me raconter des histoires ? Franz m'est égal ! Complètement ! Lui seul existe pour moi. Mille fois, depuis que c'était terminé,

j'ai souhaité ardemment qu'Il donne signe de vie. Il a donné signe de vie !

Jésus Marie ! Je vais Le voir !

Elle pressa la petite poire.

« Mam'selle ? » demanda le cocher à moitié retourné, par le porte-voix.

« Je veux descendre, Bratfisch !

– Un p'tit instant, Mam'selle, nous y sommes !

– Mais je n'y vais pas ! »

L'homme sur le siège du cocher n'entendait plus. Le carrefour de l'Opéra. À gauche le café Scheidl. À droite l'hôtel Sacher. Cet effronté qui jetait un œil curieux à l'intérieur de la voiture s'appelait Armbruster. Si vous saviez où je vais, votre œil serait encore plus effronté, monsieur Armbruster !

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? se disait-elle. En suis-je au point où l'on peut m'envoyer un cocher après des mois de silence, et m'ordonner : Tu viens à la Hofburg. Son Altesse Impériale veut faire de toi sa maîtresse à trois heures précises ! « *Je veux descendre ! Bratfisch !* » Elle avait crié.

« On y est ! » répondit le cocher en retenant ses chevaux. Il fit descendre Henriette, claquer son fouet et la salua : « Mes respects », puis fila.

De l'autre côté de l'Augustinerstrasse, quelqu'un la hélait. Kitty. Avec cette amie insupportable, comment s'appelait-elle déjà ? Elles traversèrent la chaussée pour la rejoindre. Et Bratfisch qui avait affirmé que personne ne la verrait ! « Pourquoi n'es-tu pas au cortège ? » demanda Kitty. L'amie s'appelait Rosl Blum.

« Tu n'y es pas non plus, rétorqua Henriette.

– Moi, je ne suis pas fiancée ! » dit Kitty. La petite Blum demanda : « Quand vous mariez-vous ?

– Quand le quatrième étage sera fini. Nous faisons bâtir un quatrième étage. Je vous prie de m'excuser, il faut que j'aille au Graben», dit Henriette. Elle ne pouvait pas les souffrir. Pourtant quelle chance de les avoir rencontrés ! Ces deux-là, elle leur vouerait une reconnaissance éternelle.

Elle descendit l'Augustinerstrasse, passa devant l'église des Augustins et se dirigea vers la Josephsplatz. De la reconnaissance ? Pourquoi ? Parce qu'elle faisait tout pour ne pas compromettre son mariage avec Franz ? Kitty flirtait avec le séduisant baron Stöger, l'autre était amoureuse du jeune Hochstetter, lieutenant aux uhlands. Tandis qu'elle allait épouser monsieur Alt. Conseiller à la Chambre de commerce. Un homme d'âge mûr, ennuyeux.

Elle se retourna vers les deux jeunes filles, elles avaient disparu. De toute façon, maintenant il était trop tard, personne ne lui ouvrirait. Trois heures huit. À l'horloge des Augustins.

Hésitante, elle rebroussa chemin, pas à pas. Elle vit la petite porte de fer. Elle ne frapperait ni ne sonnerait, certainement pas ! Juste s'arrêter un moment devant. Un quart de seconde, pas plus. D'abord il était trop tard, ensuite on ne voyait rien à travers une porte en fer – par conséquent personne ne lui ouvrirait. Et elle repartirait aussitôt. Mais elle pourrait au moins dire : J'ai fait ce qu'on me demandait.

Quand elle arriva devant la porte, celle-ci s'ouvrit.

« Si vous voulez bien me suivre », dit la voix de Loschek, le valet de chambre du prince, et quelques secondes après, celle du valet Püschel : « Son Altesse Impériale attend Madame. » La porte à double battant blanche et or s'était ouverte, elle était devant Lui.

Son cœur battait si fort qu'elle en perdait la parole et presque la vue. Sa voix dit : « Je te remercie mille fois d'être venue. Je t'en prie, assieds-toi. Tu as quelques minutes ? »

Il avait l'air changé, ou était-ce ce léger brouillard qui flottait devant ses yeux et se dissipa quand elle fut assise ? Oui, Il avait changé. Il avait de grands cernes noirs. Il était si pâle. Ses lèvres tressautaient légèrement, même quand Il ne parlait pas. Rien de ce sourire ironique qu'elle trouvait si séduisant – sa lèvre inférieure frémissait, comme lorsqu'on se retient de pleurer.

« Comment vas-tu ? » demanda-t-Il. Le ton était le même. La voix était la même. Irrésistible. Le revoir !

« Bien, merci, répondit-elle, et toi ? »

– Merci, pas bien. »

Il était assis à son bureau, elle dans un fauteuil, en face de Lui. Plus tard elle verrait que la pièce était extraordinairement haute de plafond, tout en blanc et or, avec d'immenses fenêtres, des bois de cerfs, des animaux empaillés, des armes aux murs et dans des vitrines. Et que d'innombrables papiers jonchaient le bureau et une table blanche rechampie d'or tout au fond.

« Tu as l'air un peu fatigué, avoua-t-elle. J'espère que tu n'es pas malade ? » Elle l'aimait tant qu'elle pouvait à peine parler.

Il se recula dans son siège, croisa les bras et la regarda. Il portait une veste de chasse en loden vert et la cravate styrienne qu'elle lui avait offerte. « Les dernières nouvelles que j'ai eues de toi, c'était par le *Fremdenblatt*. Donc tu t'es fiancée ? »

Elle acquiesça.

« Tu es heureuse ? »

Elle acquiesça.

«Excuse ma piètre mémoire. J'ai complètement oublié le nom de ton fiancé.

- Franz Alt. La fabrique de pianos.
- Ah oui. N'a-t-il pas un parent procureur?
- C'est son frère.
- Et lui? Jeune? Séduisant? Évidemment!

L'original du portrait de l'impératrice Élisabeth à cheval par Adam dont Franz possédait une copie regardait Henriette. Les yeux rivés sur les traits parfaitement gracieux de la cavalière qui dansaient, se brouillaient, elle dit: «Ni jeune ni séduisant.

- Mais au moins très amoureux!
- Il m'aime bien.
- Et toi?» Il chercha quelque chose dans les papiers, ne trouva pas, lança une chose dans une corbeille à courrier à sa droite.

À bout de force, elle garda le silence.

Il bondit de son siège et se mit à arpenter la pièce sans s'approcher de son fauteuil. Il faisait les cent pas entre un ours empaillé qui portait l'inscription *Munkács, 17 septembre 1883* et une collection d'oiseaux tropicaux. «Tu as combien de temps?»

Il maîtrisait si mal sa nervosité qu'elle n'osa pas lui rappeler qu'il lui avait demandé cinq minutes. «Un moment encore», répondit-elle. Il avait maigri. Sur le haut front, la racine de ses cheveux ramenés en arrière montrait des plages grises! Et pourtant il avait l'air bien plus jeune. Et si séduisant.

Il cessa de marcher de long en large et s'arrêta devant l'une des deux immenses fenêtres qui donnaient sur la Franzensplatz. Le mur d'en face exhibait un vieux cadran solaire dont l'ombre marquait trois heures vingt. «J'ai une chose à te demander, dit-il

sans se retourner. C'est beaucoup! C'est une chose incroyable!»

Elle ne bougea pas. Elle savait ce qui allait suivre. «Ce n'est pas de l'amour! dirait-il comme si souvent dans le passé. Ce n'est rien du tout! Si tu m'aimes, prouve-le-moi! Ne me parle pas de ta peur des conventions! L'amour, c'est le refus des conventions!»

En regardant le cadran solaire et la statue de l'empereur François que les Viennois avaient surnommé «le bon empereur Franz», Il dit, hachant les mots, très vite, très bas: «C'est... en effet, que... je... Mais tu ne vas pas te fâcher? Nous en avons déjà parlé une fois? Tu te souviens peut-être? C'est que... je vois venir le jour où j'en aurai jusque-là. Tu as dit que toi non plus tu n'y tenais pas. Ne dis rien! Pour l'amour du Ciel, écoute-moi! C'est que, en effet... je vais essayer de t'expliquer; c'est peut-être de la lâcheté, admettons! Lâcheté, pur égoïsme, irresponsabilité – ce que tu voudras. Mais j'ai peur. Pas de le faire – il n'y a guère que ma mère qui tire mieux dans la maison. Et je vis avec cette pensée depuis – je ne sais combien de temps. Mais on ne sait jamais comment ça va finir. Ferdl Pálffy restera estropié toute sa vie. Ça, je ne le veux pas! Et puis, c'est idiot, mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser sans cesse: qu'y a-t-il après? Les curés vouent les suicidés au feu éternel. Ils racontent des âneries, une bande d'hypocrites. Après il n'y a rien. Absolument rien. N'empêche qu'il se pourrait qu'au moment décisif je me fasse avoir par leurs salades... Je veux dire... Je... Sais-tu, ma chérie, ces derniers temps je ne peux plus me fier à moi. Les nerfs, dit le docteur Widerhofer. Ma main pourrait trembler... c'est *de ça* que j'ai peur. Et... si on... Je veux dire... si on est deux... si on n'était pas seul... Eh bien,

ce serait plus facile. Ce qu'il y a avant... et ce qu'il y a après. S'il y a quelque chose après... »

Il se retourna. Son front était moite ; Il était si épuisé qu'Il dut se tenir à l'appui de la fenêtre. « Tu es la seule qui me comprenne », ajouta-t-Il.

Tout ce qu'elle comprenait c'est qu'Il voulait mourir. Une fois, elle ne savait plus quand, possible qu'ils en eussent parlé, entre une gorgée de vin et un baiser. Mais à cet instant elle n'en avait aucun souvenir, c'était comme un coup de massue. Qu'Il réclame sa mort à elle aussi s'effaçait derrière cette chose incompréhensible : l'être qui était pour elle l'essence même de la vie voulait mourir. « Ma chérie », avait-Il dit. Comme avant.

« C'est donc non ? » demanda-t-Il, désespéré.

Il faut que je l'aide, se disait-elle. Dans son engourdissement, elle déclara : « Tu n'en as pas le droit ! »

Un regard insoutenable.

Demande-moi ce que tu veux, répondit aussitôt celui d'Henriette. Je serai même ta maîtresse. Elle était prête à rompre le serment qu'elle avait fait entre les petites lampes sacrées de la vieille demoiselle. Quelle folie d'avoir peur des conventions, quand sa vie à Lui en dépendait !

« Épargne-moi la suite », lui opposa-t-Il. « Que je ne suis pas n'importe qui, que je suis investi d'une mission... et cetera, et cetera. Ne te fatigue pas ! Cela se fera, c'est décidé, personne au monde ne peut m'aider. Sauf toi ! L'as-tu compris ? »

On entendit frapper discrètement à la porte à double battant. « Nom de Dieu, explosa-t-Il, on ne peut pas avoir dix minutes de tranquillité ! Entrez !

– L'aide de camp de Votre Altesse, monsieur le comte Bombelles, demande une seconde d'entretien. Monsieur le comte dit que c'est très urgent. »

Henriette s'était levée.

« Mais reste assise, je t'en prie ! dit-Il. Pour moi il n'y a qu'une chose urgente ! Ce que tu vas répondre ! » Il avait allumé une cigarette, sa main tremblait si fort qu'il lui fallut deux allumettes. Un homme en uniforme de vice-amiral était entré. « Qu'y a-t-il encore de si pressant, Bombelles ? » lui demanda-t-on.

L'intéressé hésita, regardant Henriette.

« Le comte Bombelles. » Il le lui présenta, sans que son nom à elle fût prononcé.

« Parlez franchement^{*}. Cette dame est au moins aussi digne de confiance que moi !

– Le premier aide de camp de Sa Majesté fait rappeler à Votre Altesse Impériale que Sa Majesté se rend ce soir à la première de l'opérette *La Promesse cachée*¹ au Burgtheater et que Votre Altesse Impériale est attendue à sept heures dans la loge impériale. »

Il jeta sa cigarette. « Et c'est tellement important ? » demanda-t-Il, véhément. « Dites au comte Paar que je regrette, ce soir, ce ne m'est pas possible !

– Que Son Altesse Impériale me permette de remarquer que Sa Majesté a émis ce vœu il y a une semaine et que Son Altesse Impériale a accepté. Son Altesse Impériale la princesse héritière sera également présente. »

Il s'était assis sur le bord étroit du bureau. Une de ses hautes bottes de chasse en frappait le bois à intervalles réguliers. « J'en ai disposé autrement. Ce soir, ce n'est pas possible. Mais je ne manquerai pas d'aller admirer sous peu mademoiselle Schratt dans son nouveau rôle.

– À vos ordres, Altesse Impériale.

1. *Das Versprechen hintern Herd*, littéralement « La promesse derrière le fourneau », opérette très populaire, encore jouée aujourd'hui, d'Alexander Moritz Baumann, auteur-compositeur autrichien.

– Ceci encore. Dites aussi au comte Paar qu’il veuille bien se donner la peine de se déplacer, lorsqu’il a quelque chose à me demander.

– À vos ordres, Altesse Impériale.

– Et inventez un prétexte à mon absence de ce soir. Dites que mes névralgies ont repris. Mille mercis, Bombelles.» La porte blanc et or s’ouvrit et se referma.

«Là il n’a rien contre! Il trouve ça convenable! Au Burgtheater! Aujourd’hui!» Il se remit à arpenter la pièce, toujours plus vite, allumant ces cigarettes les unes aux autres, les balançant n’importe où à demi-fumées, les écrasant du talon de sa botte. «Évidemment; quand il s’agit de mademoiselle Schratt, elle est sacro-sainte! La médiocrité, oui! Voilà ce qu’il adore! Surtout ne pas attirer l’attention! Sauver les apparences! Une amie pour causer, rien d’autre – bien entendu! Il aime tellement l’art! Et soigne sans aucun préjugé les relations avec les personnes de rang inférieur! Et n’a jamais, jamais eu de maîtresse – un homme comme lui, irréprochable, si pieux! Laissez-moi rire! Quand je pense que le monde est encore dupe de cette comédie de décence et de popularité jouée par un homme que personne ne supporte: ni sa femme – qui le fuit –, ni ses enfants – pour qui il n’a pas l’ombre d’un sentiment –, ni ses ministres – qui le craignent –, ni ses sujets – qu’il ne voit jamais! Un aveugle-sourd, fier d’être en retard sur son époque, et qui ferme la bouche à ceux qui voudraient lui ouvrir les yeux et les oreilles – pas avec passion, non, la passion lui est inconnue, mais avec cette morgue qui vous glace les sangs! Un homme qui se fie au grand-oncle Albrecht complètement sclérosé, à cette nullité de Kálnoky et ne jure que par ce Taaffe encore plus incapable s’il est possible, et par Beck! Un

homme sans imagination, sur qui tout glisse comme sur une pierre! Un homme atroce! Un homme auprès de qui il est impossible de vivre!»

Il s’arrêta hors d’haleine. La fureur qui explosait ainsi était si primitive qu’Henriette le fixait, stupéfaite. Était-ce bien ce même homme de qui pouvait émaner un charme aussi captivant? Si on lui avait dit qu’il avait perdu la raison, elle l’aurait cru. Le tressautement de sa bouche était continu. Il pouvait à peine tenir sa cigarette.

Elle était si effrayée qu’elle n’osait pas bouger. Élevée comme tous les Viennois de sa génération dans la vénération absolue de François-Joseph, chaque parole de son fils résonnait pour elle comme un sacrilège.

Se maîtrisant un peu, Il balbutia: «Excuse-moi! Parfois, on se laisse emporter.» Il s’était écroulé dans le fauteuil de son bureau.

«Je crains que tu ne sois vraiment malade», fut tout ce qu’elle parvint à articuler.

Il eut un sourire pareil à une grimace. «Malheureusement pas assez, ma chère! Ils ont uni leurs forces pour me rendre malade – *viribus unitis* – selon la noble devise de notre maison. La malchance veut que je sois encore assez valide pour savoir ce que cela veut dire! Le 21 août, j’aurai trente et un ans. Crois-tu que j’aie pu parler une fois politique avec mon père, une fois dans ma vie? Il m’a envoyé en voyage et me dictait par l’intermédiaire de Kálnoky ce que je devais dire et ne pas dire! Crois-tu qu’il m’aurait demandé une fois: “Si tu devais prendre ma place, quels seraient tes projets?” Jamais! Il me demande: “Comment va ta chère épouse? Joue-t-elle toujours aussi bien Chopin?”, et il lui arrive de ne pas me poser de question pendant des mois. Je suis pour lui un jeune homme sans talent, qu’il faut

tenir à l'œil parce qu'il aime les Slaves et les Magyars et qu'il sait que cela ne peut continuer ainsi car les jours de la monarchie sont comptés si on ne la sauve pas ! Que je sois l'héritier de la couronne ne l'intéresse pas. Que je pourrais faire mieux que lui, cent fois mieux, l'idée ne l'en a jamais effleuré, ni lui ni ses Taaffe et ses Kálnoky. La pensée qu'il est en train de causer notre ruine avec la politique de sa maison lui est aussi étrangère qu'une personne qui lui dirait la vérité !

– *Je t'en prie*, ne dis plus rien !

– Tu dois partir ? » Son ton était devenu hostile. De nouveau il fouillait fiévreusement ses papiers.

« Bientôt.

– Bientôt. Dis-moi, quand est-ce que les journaux ont parlé de toi ? Il y a quatre semaines, n'est-ce pas ? » Il avait trouvé ce qu'il cherchait, un exemplaire du *Fremdenblatt* du 2 mai, où l'on annonçait les fiançailles de mademoiselle Henriette Stein. « Il y a quatre semaines, poursuivit-il en saisissant d'autres papiers, le 2 mai, pour être précis, je me suis adressé à Rome. Tu es très pressée, je vois, mais cela va peut-être t'amuser. J'ai en effet prié le pape d'annuler mon mariage. Voici le brouillon d'une lettre que Pepi Hoyos a portée à Rome. Si tu as encore une minute, je vais te la lire ! » Tenant le papier entre ses doigts fébriles, il lut sans attendre sa réponse :

« Il serait absurde d'employer pour caractériser mon mariage le mot galvaudé de "malheureux". À ses débuts, je mis tous mes espoirs dans l'amour et la compréhension de mon épouse. Je me trompais. Au fil de ces sept années, notre mariage s'est mué en une torture réciproque. Loin de moi l'idée d'en imputer la faute à d'autres, à mon épouse moins que quiconque, à qui je fus uni pour des considérations qu'on nomme raison

d'État pour les héritiers d'une couronne – le proxénétisme n'est un délit que pour les simples citoyens », s'interrompit-il en levant les yeux de sa feuille. Comme elle restait muette, Il poursuivit sa lecture. « S'il a pu exister des cas où les différences entre des individualités unies de force ne se sont pas avérées funestes, ce n'est certainement pas le mien. Plus rien ne nous lie, mon épouse et moi, elle avait quinze ans lorsqu'on nous a fiancés en raison de son appartenance à la foi catholique et à la maison de Belgique. La fille que nous avons m'est attachée, elle ne l'est pas à sa mère. Quelle que soit la honte que j'éprouve à l'avouer, nous nous excrions tellement l'un l'autre que toute vie commune est indigne et absurde. Ni le temps ni les circonstances n'y pourront rien changer. Tu m'écoutes ? – Oui, dit-elle, absurde. Toute vie commune est absurde. »

Il poursuivit : « Votre Sainteté, qui possède une connaissance bien plus profonde des relations entre les humains que nous autres simples mortels, ne jugera pas trop audacieuse la question suivante : qu'est-ce qui peut empêcher un être de renoncer à son droit inné et inaliénable au bonheur et à la dignité ? Son devoir ? Je ne crois pas à ce genre de devoir. Ni pour les citoyens, ni pour les souverains, je ne crois pas salutaires les devoirs qui n'apportent rien de salutaire. Mais ce devoir dû-il exister pour les souverains, je déclare alors solennellement à Votre Sainteté que je suis prêt à renoncer sans condition à mes droits à la succession au trône de la monarchie austro-hongroise et à me fondre dans la masse des individus privés, si je puis ainsi me frayer une voie vers une existence libre. Je remets mon sort entre vos mains. C'est celui d'un homme à qui l'on a enseigné qu'il était né avec plus de droits que d'autres et qui a dû apprendre

qu'il en avait moins que d'autres. Votre Sainteté qui voit mon âme ne peut me refuser son aide, dont tout dépend. Si quelqu'un peut peser sur la volonté inflexible de mon père, c'est bien Votre Sainteté. En fils de l'Église, il se pliera docilement à Votre décision.»

Il jeta la feuille. «Le pape a décidé! Sais-tu ce qu'il a fait? Il a renvoyé ma lettre – l'originale, telle quelle – à mon père en lui recommandant de me rendre “la paix de l'âme”. Ce fut fait aujourd'hui. À une heure, mon père m'a convoqué chez lui, en présence de mon grand-oncle Albrecht, de mon oncle Karl-Ludwig et de l'archevêque, naturellement. Tandis qu'on me rendait “la paix de l'âme”, on servait le déjeuner de mon père, il était une heure, à une heure tapante il mange son bœuf. Cinq minutes plus tard, il avait expédié son bœuf et mon existence. “Tu devrais être assez adulte pour te dispenser de ces enfantillages”, a-t-il dit sur ce ton qui n'appartient qu'à lui, à des lieues de là, détaché, inhumain. Ce fut tout!» Il repoussa le siège du pied et bondit. «Tu as remarqué la date de ma lettre?» demanda-t-il brusquement.

Oui. La lettre avait été écrite le jour où l'annonce de ses fiançailles avait paru dans le journal.

«Tu sais maintenant pourquoi je t'ai demandé de venir aujourd'hui, après cette audience?»

Avec un dernier reste de raison, elle luttait contre le lien évident entre les deux événements. Ça aurait été bien trop terrible d'y croire! Bien trop merveilleux! Ses pensées oscillaient entre l'horreur, la peur et un amour passionné et ravi qui lui semblait sans issue. Elle ne pouvait parler, toute cette démesure la paralysait.

«Tu ne dis rien? Tu n'as toujours pas l'air de comprendre? demanda-t-il avec amertume. Dans ce cas,

permets-moi de te l'expliquer. Qu'il ne subsiste aucun doute!»

Non! Qu'Il ne dise rien!

«J'ai voulu divorcer à cause de toi.»

Non! se défendit-elle en silence, tandis qu'Il continuait à parler, pas à cause de moi! Parce que tu étais malheureux avec ta femme!

«À cause de toi j'ai voulu renoncer à tout.»

Non! Parce que tu n'étais pas d'accord avec ton père! Parce que tu ne voulais pas attendre jusqu'à ce qu'il te fasse place. Parce que tu es ambitieux! Pas à cause de moi! Je suis une petite-bourgeoise, ne me l'as-tu pas assez répété? L'héritier de la couronne d'Autriche ne renonce pas au trône à cause d'une petite-bourgeoise! Ce n'est pas vrai! C'est absurde! Elle se défendait de toutes ses forces.

«Je voulais t'épouser.»

Elle ferma les yeux. C'était une de ces félicités dont on rêve. Quand elle les rouvrirait, il n'en resterait rien. «Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant?» demanda-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

«Est-ce un reproche?»

Ce n'était pas un reproche. C'était un pont jeté vers cette pensée folle. S'Il me l'avait dit, pensa-t-elle, je ne me serais jamais fiancée! Mais Il m'a dit adieu, parce que je ne voulais pas être une Mitzi Kaspar – voilà! «Je ne te l'ai peut-être pas dit, mais tu le savais!»

Elle ne le savait pas. C'était un flirt, et elle n'avait jamais été si triste que lorsqu'il s'était terminé. Mais ce n'était rien de plus, voilà ce qu'elle savait. Comment pouvait-Il affirmer cela? «Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit? redemanda-t-elle.

– Parce que je ne voulais me déclarer qu'avec un certificat d'annulation de mariage!» rétorqua-t-Il

presque méprisant ; l'excitation qui l'avait quitté un instant le reprit. « Tu ne voulais pas être ma maîtresse. Je l'ai compris. Je l'ai respecté.

– Avec mademoiselle Kaspar !

– Oui ! admit-Il, criant presque.

– Si tu es tombé amoureux de cette femme tout de suite après moi, c'est que ton amour n'était pas bien grand !

– Toi aussi tu es tombée amoureuse ! Tu t'es même fiancée ! Non ? »

Là, quelque chose n'allait pas, mais quoi ? Dans les preuves accablantes qu'Il avait accumulées et qu'Il lui avait assénées, elle sentait d'instinct une contradiction. « Tu aimes donc cette demoiselle Kaspar ? » demanda-t-elle, la seule chose qui lui semblât avoir du sens.

« Tu joues le rôle de ma femme à présent ? Non, si tu veux vraiment le savoir ! Je ne l'aime pas ! Mais j'ai besoin de quelqu'un sur qui je puisse compter et qui ne s'esquive pas constamment ! Cesse cet interrogatoire insupportable ! »

Il lui prit les deux mains. « Ne te fais pas plus mauvaise que tu n'es ! Regarde-moi ! »

Mais ses yeux s'étaient dessillés maintenant, elle voyait quelque chose qui lui avait échappé auparavant. Ça faisait mal, mais c'était radical. « Dis-moi, demanda-t-elle, as-tu aussi demandé à mademoiselle Kaspar ce que tu viens de me demander ? »

Un commandement qui claquait retentit en bas, sur la Franzensplatz : « Garde à vous ! » Il était allé à la fenêtre et vit son père sortir par le portail. François-Joseph était assis dans une calèche découverte aux roues noir et or, à sa gauche se tenait le premier aide de camp, le comte Paar, coiffé d'un bicorne à plume verte,

qui souriait, la bouche bizarrement de travers. Les roulements de tambour, les bruits de chevaux sur le pavé et les acclamations des passants s'estompèrent.

« Il s'en va, dit son fils. Faire une inspection. Ou inaugurer une exposition. La routine sacrée continue. Lever à cinq heures. À cinq heures et demie les signatures ou les notes "Très juste !" en marge de choses très fausses ! Ensuite, les audiences. À une heure : le bœuf ; à sept : la Schratt. Il a déjà oublié qu'à une heure, il m'a dénié le droit d'exister. » Se retournant vers elle, le visage dévasté par l'amertume, Il lui donna la réponse qu'elle attendait : « Si je le lui ai demandé à elle aussi ? Non ! C'est à toi que je l'ai demandé, parce que tu sais – ou parce que j'ai cru que tu savais –, ce qu'on ressent. Si je me suis trompé, ce ne sera pas la première erreur de ma vie. Mais sois sûre que je ferai en sorte que ce soit la dernière ! Tu dois t'en aller, maintenant ? »

L'ombre du cadran solaire marquait quatre heures moins dix. Elle se leva : « Donne-moi la main », dit-elle.

Sans bouger, Il la regarda. Puis Il hocha violemment la tête, les lèvres serrées. Puis Il dit : « Adieu. » Son regard perdit son amertume, sa haine, son ironie, sa déception. Il semblait redevenu l'homme de ces journées qui avaient fait son bonheur, mais lointain, très lointain – et immensément seul.

Il lui faisait une peine indicible, elle ne put dire ce qu'elle voulait, mais seulement : « Tu me le feras savoir, n'est-ce pas, si tu as besoin de moi ? »

Il eut un geste brusque, voulut parler, mais ne le put. « Je te remercie ! Merci mille fois ! Tu es un ange », dit-Il enfin.

La haute pièce n'était plus haute. L'or ne brillait plus.

« *Mouche* ! » l'entendit-elle murmurer.

Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas appelée *Mouche*. « Au revoir », dit-elle rapidement. Puis elle partit.

Elle regagna l'Albrechtsrampe par l'« aile des cuisines » et la petite porte de fer ; entre son arrivée et son départ, il ne s'était pas écoulé une heure mais une existence. Tout avait l'air changé.

Quand elle retrouva Franz devant la Chambre de commerce où il faisait impatiemment les cent pas, il était quatre heures passées. Une séance interminable, rapporta-t-il ; la seule lueur avait été l'horloge de la salle de réunion qui montrerait enfin quatre heures à un moment donné. Pourquoi était-elle tellement silencieuse aujourd'hui ? Le temps qui les séparait de l'achèvement complet des travaux du quatrième finirait bien par passer lui aussi – trois ou quatre mois au plus. Trois ou quatre mois peuvent être très courts, quand on sait ce qui vient après, n'est-ce pas ?

Si on n'est pas seul... Eh bien, c'est plus facile... Ce qu'il y a avant... et ce qui vient après... Si toutefois il vient quelque chose après...

« Mais tu ne m'écoutes pas ! À quoi penses-tu ? »

Audience au petit jour

La jeune femme de chambre aidait Henriette à s'habiller. Le bleu foncé était la couleur qui convenait, elle en était presque sûre. Encore que le noir eût peut-être été plus adapté à la circonstance? Fallait-il mettre un chapeau, et si oui, lequel? Prendre des gants? Et l'on savait que madame Schratt ne paraissait jamais à la cour sans un de ces éventails qui avaient la faveur de l'impératrice.

Hanni, la petite femme de chambre, n'avait hélas pas la moindre expérience de ces choses – si tant est qu'Henriette eût voulu lui confier où elle allait! –, elle n'avait servi qu'auprès d'une vieille bourgeoise étriquée, et c'est sans doute pourquoi elle vouait à sa nouvelle maîtresse une admiration sans borne. Hanni ralentissait les opérations au lieu de les accélérer, car elle contemplait avec ravissement chaque pièce avant de l'apporter. Pourtant, la plus grande hâte s'imposait, le fiacre était en bas depuis longtemps – l'idée seule qu'on puisse arriver en retard chez François-Joseph était un sacrilège! Annoncée une demi-heure auparavant par un gendarme de la Hofburg, l'audience commencerait dans douze minutes – trois quarts

d'heure pour se présenter à l'endroit voulu en vêtements de cérémonie !

Franz qui était descendu près du fiacre s'agitait devant la porte de la maison. Six heures passées. L'aube de ce matin de février était aussi sombre qu'un jour de décembre, les becs de gaz brûlaient encore dans la rue. La voiture stationnait à l'entrée de l'Annagasse, Franz estimant qu'elle attirerait moins l'attention que devant l'entrée principale ; il ne cessait de sortir sa montre et de lever les yeux vers les fenêtres éclairées du quatrième étage, il comptait les secondes.

Henriette coiffait maintenant devant le miroir le petit chapeau bordé de fourrure de martre qu'elle avait finalement choisi. Elle pria Hanni de lui nouer la voilette sous son chignon, elle-même avait les doigts glacés. On me sort du lit comme une criminelle ! se dit-elle. Pas moyen de discipliner les cheveux qui frisottaient sur ses tempes. Ses lèvres étaient pâles. Elle les mordit sans parvenir à les faire rougir. Elle enfila ses gants dans l'escalier.

La maisonnée dormait encore. Les bouteilles de lait et les journaux du matin attendaient devant les portes des appartements. Presque toute la famille lisait la *Reichspost*, le journal catholique. Seuls les Drauffer recevaient la *Presse*, l'organe des Libéraux. Ah ! Voilà qu'elle avait oublié son éventail en haut.

« Dépêche-toi, lui cria Franz de la rue. Nous n'avons plus que cinq minutes ! » Il l'aïda à monter dans le coupé fermé et y prit place lui aussi : il tenait à l'accompagner.

« L'empereur est matinal, c'est un fait ! » observa-t-il, se voulant rassurant, mais on voyait bien qu'il n'était pas tranquille. « Nous nous attendions à ce qu'il te fasse chercher, n'est-ce pas ? » Ce n'était même pas exact.

Henriette n'aurait jamais cru que le directeur de cabinet prenne le risque de cette audience après son refus de signer. Et Franz partageait son point de vue.

« Je suis mal coiffée ? »

– Absolument pas ! Tu es parfaite ! » Dans le même souffle, il demanda nerveusement : « Tu n'as pas le trac, tout de même ? » Être convoqué chez l'empereur était pour un patriote fervent comme Franz un événement d'une portée sidérante. « Et ne parle pas avant qu'il t'interroge ! Tu sais qu'il faut juste répondre aux questions ! » Elle le savait.

Dans la Franzenshof, on éteignait les becs de gaz.

« Donc je t'attends ici », dit-il lorsqu'elle passa le portail entre les gigantesques gendarmes du château qui montaient la garde dans les guérites. Elle fut ensuite accueillie par un capitaine. Lui aussi géant.

« Madame Henriette Alt ? » Il avait copié son nom sur un papier.

« Oui. »

On la fit passer par une cage d'escalier aussi froide que celle du numéro 10. Et non moins sombre. Çà et là, des flammes au gaz vacillaient sur des candélabres fixés aux murs. Au premier étage, les deux battants d'une haute porte blanc et or s'ouvrirent à la seconde où elle et son compagnon s'en approchèrent. Elle pénétra dans une immense salle. Un général qui tenait son képi à panache vert sur la hanche gauche et traînait un sabre à sa suite faisait les cent pas avec un monsieur en frac et en cravate noire. Comme il n'y avait pas de tapis sur le parquet, on entendait résonner chaque pas. Et le cliquetis du sabre. Le général s'arrêta devant elle et demanda en s'inclinant légèrement : « Madame Henriette Alt ? »

Elle l'avait reconnu à sa bouche bizarrement de travers: le général Paar, l'aide de camp de l'empereur. Elle ne reconnut pas l'homme en civil. «Si le comte Paar a quelque chose à me demander, qu'il se donne la peine de se déplacer lui-même!» Elle réentendait Sa voix. Ce jour-là, la porte blanc et or s'était ouverte sans un bruit, exactement comme maintenant.

«Veuillez patienter une seconde», dit le général au chapeau à panache vert, avant de se remettre à arpenter l'immense salle. Le monsieur en frac marchait à ses côtés. Tous deux se taisaient.

Une porte s'ouvrit. Il en sortit un monsieur à barbe noire, en frac et cravate noire, le haut-de-forme dans une main, ses gants blancs dans l'autre, qui se joignit aux deux premiers. Il avait l'air d'un chef tzigane, Henriette l'entendit saluer en hongrois: «*Jénapot kivánok!*» L'instant d'après, on lui fit signe d'entrer par la même porte, dans une salle encore plus froide.

De là, elle accéda au cabinet de travail de l'empereur.

François-Joseph se tenait devant un pupitre, auquel il s'appuyait du bras droit. Il portait la tunique bleue de maréchal à col doré, la toison d'or, les deux médailles d'or et les pantalons de général noirs à passepoil rouge que les Viennois lui connaissaient. Le dicton affirmant qu'il ne changeait pas et qu'hormis les quelques fils blancs de sa barbe et de sa moustache il était à cinquante-huit ans comme à quarante n'était plus exact. Les jours précédents l'avaient vieilli.

Trois lampes sphériques diffusaient une lumière mate. La longueur de la pièce était occupée par une commode chargée de photographies, le bureau poussé devant l'unique fenêtre, et le pupitre; au-dessus du pupitre était accroché un portrait de l'impératrice. Un

sabre dans un porte-épée doré, un képi d'officier et une paire de gants blancs reposaient sur une petite table.

Henriette plongea dans la révérence de cour que les jeunes Viennoises apprenaient aux leçons de danse.

«Approchez, je vous en prie!» entendit-elle, la tête encore baissée. C'était la voix sans chaleur d'un homme affairé, elle ne rappelait en rien la douceur de l'autre. «Madame Alt, n'est-ce pas?»

– Oui, Votre Majesté.»

Il désigna l'unique fauteuil qui se trouvât dans la pièce à part celui du bureau. Comme elle hésitait, il dit: «Asseyez-vous, je vous prie.»

Lui resta debout, toujours appuyé au pupitre du bras droit. «Vous avez connu mon fils?» demanda-t-il au bout d'un moment.

Si elle avait eu à décrire sa voix, elle aurait dit: grise. «Oui, Votre Majesté.

– Combien de temps?

– Environ un an.»

Sa main étreignit le bord du pupitre. «Il vous a parlé de différentes choses?

– Oui, Votre Majesté.

– De quoi?

– Il s'intéressait à beaucoup de choses.» Elle n'osait pas lever les yeux.

«Vous a-t-il aussi parlé de politique?»

Elle hésita: «Presque jamais.

– Vous a-t-il parlé du projet de loi militaire?

– Non.

– De la Hongrie?

– Non.

– Pendant la période où vous l'avez connu, vous a-t-il dit craindre quelque chose? Ou – quelqu'un?

- Jamais, Votre Majesté.
- Réfléchissez. Pas même en relation avec certaines affaires politiques? Par exemple, qu'on pourrait lui demander compte de ses opinions politiques, voire d'éventuels conseils qu'il aurait prodigués?
- Non, Votre Majesté.»

La lumière blême du matin de février perçait par la haute fenêtre cintrée qui donnait sur la Franzenshof, la statue de l'empereur François et le cadran solaire. Ce dernier n'indiquait pas l'heure, il n'y avait pas encore d'ombre.

«Madame Alt, je vous ai priée de venir pour que vous me donniez certains renseignements», dit l'empereur. Chaque mot claquait sèchement.

Il y eut un moment de silence. Henriette leva les yeux et vit les doigts de sa main droite se crispier sur le pupitre.

«Dois-je vous poser des questions ou préférez-vous me dire ce que vous savez?

- Je prie Votre Majesté de me poser des questions.» Elle eut brusquement l'intuition qu'il trouvait mal-séante la voilette qui dissimulait son visage et y porta la main. Mais ses doigts refusaient de lui obéir et elle mit un moment à la rabattre sur son chapeau. Le visage de l'empereur resta de marbre. Elle avait dû se tromper.

«Vous croyez que mon fils s'est suicidé. C'est ce que vous avez déclaré à monsieur le directeur de cabinet, n'est-ce pas?

- Oui, Votre Majesté.

- Et vous avez votre idée sur les motifs qui l'y auraient poussé?» Il s'appuyait maintenant des deux mains au pupitre. Elle ne put soutenir le regard qui accompagnait le ton neutre de sa voix.

«Non, Votre Majesté.»

Il se tourna enfin vers elle: «Non?» Il s'éclaircit la gorge et, comme elle n'avait pas répondu, répéta: «Non?

- Non, votre Majesté.

- Mon fils vous aurait-il confié qu'il se sentait en désaccord avec moi? Vous pouvez parler franchement.» Ses yeux soulignés de cernes profonds cherchèrent les siens une seconde avant de se fixer sur le tapis de Smyrne élimé.

«Son Altesse impériale a toujours parlé de Votre Majesté avec un dévouement et un respect extrêmes», mentit-elle.

François-Joseph s'éclaircit la gorge de nouveau, Il prit une inspiration et examina longuement sa visiteuse. Cela lui parut une éternité. «Est-ce bien la vérité, madame Alt?

- Oui, Votre Majesté.

- Êtes-vous catholique?

- Oui, Votre Majesté.»

Dans la pièce exigüe, la lumière diffuse s'accroissait. Les lampes devenaient superflues. «Il fait jour beaucoup plus tôt, maintenant», dit l'empereur. La voix grise était un brin plus chaleureuse. «Vous vous êtes mariée récemment, n'est-ce pas?

- Oui, Votre Majesté.

- Vous êtes fort heureuse, j'espère.» Ce n'était pas une question, mais une constatation.

«Votre Majesté est trop bonne.»

Il prit un télégramme dans le tiroir du pupitre.

«Avant que vous ne partiez, je voudrais vous montrer ceci.» Il vint vers elle et lui tendit le télégramme.

Elle le prit. Ses doigts tremblaient tellement qu'on entendait le bruissement du papier. «Lisez-le», dit-il.

Le télégramme, posté de Mayerling le 28 janvier, disait: «À Sa Majesté l'empereur, Hofburg, Vienne. *Engedelmet kérek, ha nem gyüvök. Keveset beteg vagyok. Tisztelem a főhercegnét. Rodolphe.*»

«Vous savez le hongrois? demanda-t-Il, pendant qu'elle lisait.

– Un peu, Votre Majesté.

– Eh bien, vous constaterez qu'à la veille de sa mort mon fils se sentait tellement mal qu'il a dû annuler un rendez-vous avec moi. Croyez-vous que ce soit la peur de la maladie qui ait pu lui inspirer sa décision funeste? Vous êtes jeune. Vous savez donc sans doute que ce n'est pas toujours aux parents que les enfants se confient.» Ses yeux réclamaient une réponse affirmative. Elle la lui donna.

Il lui tendit le bout des doigts d'une main froide. «Vous m'avez donné des renseignements précieux, madame Alt. Je vous remercie.»

Elle plongeait dans sa révérence de cour. Le visage tourné vers lui, elle quitta la pièce à reculons, les portes blanc et or s'ouvrirent, quelqu'un l'accompagna dans les escaliers glacés, qu'elle descendit marche après marche dans un état second. En bas Franz l'attendait.

Le soleil brillait à présent, mais le cadran solaire de la Franzenshof ne jetait encore aucune ombre. Les murs étaient trop hauts. Le froid ambiant suscita en elle un vif désir de chaleur.

«Mal passé?

– Non. Revenons à la maison», demanda-t-elle. C'était la première fois qu'elle donnait ce nom à leur quatrième étage.

Le fruit de l'ignorance

Son père avait fait un saut chez elle entre son cours et son séminaire comme chaque jeudi matin. Il était arrivé puis reparti avec une ponctualité d'horloge après avoir trempé ses lèvres dans le verre de sherry que Simmerl avait posé devant lui avec quelques tranches de jambon pour un second petit déjeuner; il avait cet air un peu désemparé qu'il arborait toujours quand il lui rendait visite. Comme d'habitude depuis le mariage, entre le père et la fille l'essentiel restait non dit, seule une brève interrogation passait parfois sur ses traits un peu crispés, et un sourire sur ceux d'Henriette. L'interrogation signifiait: «Est-ce que tu commences à t'habituer?» Le sourire: «Oui.» Il la traitait toujours comme un bébé, lui demandant si elle était assez couverte, si elle mangeait assez et ne se couchait pas trop tard; depuis qu'approchait la date de sa délivrance, il s'enquérissait aussi de ce qu'avait dit le docteur Herz. «Quand ta mère t'attendait...» répétait-il, comme pour lui recommander de calquer son comportement sur ce que sa mère faisait ou évitait de faire. Au demeurant, il trouvait le docteur Herz trop jeune.

Une jeune fille qui était deux rangs devant au cours du professeur Müllner et à côté de lui à la Société psychanalytique attira son attention, c'était une des rares étudiantes qu'il y eût à Vienne à cette époque. Il remarqua qu'elle manifestait un enthousiasme égal pour l'ex-prêtre Müllner et le sceptique professeur Freud, avant de la trouver jolie. De plus, elle avait prouvé sa pugnacité en réussissant à assister aux conférences de Freud : elles étaient réservées aux membres de la Société psychanalytique, et elle avait dû ruser, tout comme Hans, pour y avoir accès.

Quelques jours plus tard il dut convenir qu'il s'était trompé ; elle n'était pas jolie, elle était irrésistible. Quelques jours de plus, et il était si passionnément épris qu'il en ressentit de la colère. Car cela faisait irruption avec la soudaineté d'une tempête dans le plaisir tout neuf qu'il éprouvait à la spéculation intellectuelle. Commença alors pour Hans une période où il lui devint incompréhensible d'avoir jamais pu dédaigner ou maudire une seule heure de sa vie. La vie était indiciblement belle ! Vienne était sublime. La jeune fille une merveille.

Elle s'appelait Selma Rosner, elle n'avait pas dix-neuf ans, et au premier abord, son physique pouvait induire en erreur. À certains moments, ses yeux gris brillaient d'un éclat fébrile et ses joues que veloutait un léger duvet prenaient quelque chose d'anguleux. De dur. Mais dès qu'elle souriait, la transformation était radicale. Il y avait peu de visages que le sourire métamorphosait ainsi. Éclairant un front qu'elle avait étonnamment haut pour une fille, il illuminait peu à peu tout son visage, qui paraissait sortir brusquement de l'ombre. Les joues s'arrondissaient, la ride d'attention

au-dessus du nez aux ailes palpitantes s'effaçait, et le front qu'elle secouait pour en chasser les mèches rebelles s'imposait. Le châtain de ses cheveux tirait sur le roux, et comme elle osait les porter courts, ils dégageaient bien sa nuque, délicate, parfaite. Sa silhouette était garçonnière – les autres étudiants raillaient ses cheveux insolemment coupés, et, plus encore, sa poitrine, quasiment inexistante.

Elle ne parlait qu'aux professeurs, à qui elle donnait des réponses précises, témoignant d'une scandaleuse indépendance d'esprit. Elle avait sans cesse l'air d'avoir à s'affirmer et à se défendre du ridicule d'être une fille parmi tous ces étudiants garçons. La première fois que Hans lui adressa la parole pour lui demander un principe de Müllner qui lui avait échappé – elle notait le cours scrupuleusement –, elle le lui dicta de mémoire ; mais il ne put prolonger leur échange car elle répondait par monosyllabes. Elle fit de même à sa deuxième tentative. Toutefois ils finirent par engager une conversation sur la théorie des principes originels.

Hans qualifiait l'enseignement de Müllner de philosophie géniale. Selma jugea la louange « outrancière ». Il méritait au mieux le nom de « système » – assez pessimiste au demeurant –, non de « philosophie ». Elle s'interrompit immédiatement : « Nous sommes en train de jouer à Schiller et à Goethe ! » Un peu perplexe, Hans lui demanda ce qu'elle entendait par là, et elle lui rappela que la première conversation entre Goethe et Schiller sur la plante originelle avait commencé à peu près ainsi.

Avec les filles qu'il connaissait, on parlait flirt, tennis ou cancons, à cet égard maman ne faisait pas exception, et Eugénie ne faisait guère que répéter : « Je suis

trop vieille pour toi.» Selma l'en impressionna d'autant plus. Il répondit: «Puisse notre conversation donner lieu à une telle amitié!

– Vous voulez dire, parce qu'elle a aussi commencé par une antipathie?

– Pas de mon côté, en tout cas!

– Merci! Vous ne comprenez pas que j'aie pu le croire? Pourtant on ne peut pas dire que je jouisse ici d'une sympathie excessive!»

Était-elle sérieuse ou ironique? «Je serais désolé que ces mufles vous aient blessée», dit-il non sans raideur. On avait quand même sa fierté.

«Ce n'est pas le cas, dit-elle. Merci encore.»

Là s'arrêta leur conversation.

Elle reprit, lorsque Selma, interrogée par le professeur Müllner sur les causes premières des réactions humaines, fit de la peur la «formule originelle», alors que le professeur mettait sur un même plan les principes élémentaires de la peur, de l'amour, du désir, de la faim, de la maladie et de la vengeance. Selma, elle, faisait dériver les cinq autres du principe archaïque de la peur. Ils continuèrent à en discuter après le cours.

«Absurde! dit Hans. Vous faites de la peur l'origine de toute chose!

– C'est ce qu'elle est», affirma Selma, avec ce sourire qui la métamorphosait. Ils s'étaient postés à une fenêtre du corridor en marbre de l'université qui donnait sur la cour aux arcades où trônaient les bustes des savants disparus.

Le sourire et la transformation qui allait de pair troublèrent Hans. Il restait facile à désarçonner. Il aurait donné beaucoup pour que, sous ce front trop haut, on consente à prendre enfin note de son existence. Elle

devait bien se rendre compte – malgré ce «complexe d'infériorité» cher à Freud, qu'elle compensait manifestement par son allure garçonnière – qu'il s'intéressait à elle! Il la trouvait fascinante. D'une intelligence révoltante. On pouvait parler de tout, absolument de tout avec elle. Même lui demander conseil, lui, un homme, à elle, une fille! Être aimé de quelqu'un comme cela! Il décida de cesser de tourner autour du pot. Continuer, c'était lui donner raison: montrer que la peur était à l'origine de tout. «Et que faites-vous de l'amour? Vous ne pouvez tout de même pas prétendre que l'amour naît de la peur? La vengeance, soit. Mais l'amour, certainement pas. Et la faim! ajouta-t-il très vite. Et la maladie!

– Mais évidemment, je le prétends, rétorqua-t-elle avec son assurance provocante. Le premier son qu'émet l'homme est un cri. Il crie parce que la lumière lui fait mal. En tout cas ce n'est pas un cri d'amour, de désir, de faim, de maladie ou de vengeance. Quand on est vieux d'une seconde, on n'a pas envie de se venger et on n'a sans doute pas faim non plus. On crie parce qu'on a peur. De même que le dernier son qu'on profère ou le dernier geste qu'on fait est d'effroi. Parce qu'on craint la mort. Avant, on craint le cancer, et entre les deux se trouve l'existence. En ce qui concerne l'amour, il naît d'abord de la peur de ne pas plaire. Réfléchissez!»

Si seulement elle n'avait pas dit «Réfléchissez» avec cette exaspérante supériorité! Elle ne savait pas combien sa théorie de la peur le touchait de près. Mais il ne pouvait pas le lui dire, elle se serait crue encore plus supérieure. Il avait eu tellement peur dans sa vie – et c'est justement parce que cette peur lui était passée qu'il ressentait maintenant cet insatiable appétit de

vivre. «Merci de cette aimable autorisation», dit-il par crainte de la rendre encore plus arrogante et de gâcher ses chances auprès d'elle. «Et qu'en est-il de la faim? Naît-elle aussi de la peur selon votre lumineuse théorie? Ou plutôt peut-être d'une irritation des nerfs gastriques?

– Vous ne trouvez pas que “lumineuse théorie” sonne faux? Je parie que vous adorez Girardi.

– Pas vous?

– Je préfère Kainz. C'est Girardi moins la bourgeoisie», affirma-t-elle du comédien du Burgtheater dont l'interprétation inédite des classiques provoquait Vienne depuis des années.

«Au diable vos formules à l'emporte-pièce! Kainz est une voix, Girardi une nature!» la contra-t-il, soucieux de ne pas être en reste.

«Pas mal, dit-elle. C'est de vous?

– Avec votre permission! Vous pensiez que j'empruntais les critiques théâtrales à la bibliothèque pour les placer dans la conversation?»

Elle eut son sourire irrésistible.

Cesser de se disputer, l'embrasser! Exclu! Elle l'aurait ridiculisé.

«J'ai pensé un instant que c'était d'Alfred Polgar, d'ailleurs ce n'est pas vrai, dit-elle après avoir réfléchi un moment. Kainz aussi est une nature, si par “nature” vous entendez “personnalité”. Ce en quoi je vous rejoins, l'important dans la vie, c'est la personnalité et rien d'autre! Mais c'est une personnalité révolutionnaire, alors que Girardi est une personnalité conservatrice.

– Seigneur, mademoiselle Rosner! Vous êtes de ces personnes qui professent l'originalité à tout prix. C'est pourquoi vous coupez vos cheveux si court.

– Je ne suis pas sûre que ma coiffure relève des principes élémentaires de Müllner. Mais pour votre information, monsieur Alt, sachez que je me fais couper les cheveux parce que c'est pratique et hygiénique.

– Et que vous savez que ça vous va bien!

– Vous trouvez?»

Il nota, ravi, cette première trace de coquetterie. Mais elle gomma aussitôt son évidente satisfaction en constatant: «Et en ce qui concerne la faim, vous n'allez pas nier que c'est une pulsion. Je n'emprunte pas de critiques mais des livres, et dernièrement, j'en ai emprunté un de Nietzsche où il est écrit que “Toutes les pulsions sans exception sont générées par la peur, elles naissent de la peur, et elles meurent de la peur; la maladie est la peur en soi”. Je peux vous l'apporter si ça vous intéresse?»

Il l'en pria – un moyen de renouer. Penser qu'elle s'entretenait tranquillement des pulsions avec lui, alors que les jeunes filles et les femmes de sa connaissance restaient sans voix quand on laissait échapper le mot «nu»! Plus fou encore, cela n'en relevait pas moins de l'évidence d'embrasser les dames de la bonne société, alors qu'il était impensable d'appeler mademoiselle Rosner par son prénom! D'ailleurs, elle n'apporterait pas le livre, c'était couru d'avance.

Elle l'apporta, et il lut l'ouvrage de la bibliothèque de prêt relié de noir dans la nuit même, pour pouvoir le lui rendre le lendemain après-midi. Il devait en parler avec elle, prétendit-il. Comme ils n'en eurent pas le temps à l'université, il la raccompagna chez elle – les choses s'enchaînèrent naturellement: elle habitait à trois quarts d'heure de là dans le quartier de Landstrasse, et par bonheur préférait marcher que prendre le tram.

Il ne lui vint pas à l'idée qu'elle voulait peut-être économiser l'argent du tram. Toutefois, la Sechskrügelgasse qu'elle habitait, située immédiatement derrière la Rochuskirche, un coin où il ne mettait pour ainsi dire jamais les pieds, lui parut sinistre, et quand il l'interrogea sur ses parents, elle répondit brièvement que seule sa mère vivait encore. Elle tenait un tabac, était en mauvaise santé, Selma aidait donc à la vente des cigares, des cigarettes et des journaux et ne pouvait aller à l'université que l'après-midi et le soir, ainsi qu'elle le lui dit plus tard sobrement, sans se plaindre.

Pour le moment c'est Nietzsche qui était à l'ordre du jour, après lui venaient – selon Selma – la revue satirique au stimulant diagnostic de Karl Kraus, *Die Fackel* (*Le Flambeau*), dont elle jugeait « la langue de haut rang, mais entachée sur le plan humain d'une suffisance et d'un sarcasme monstrueux », puis Peter Altenberg, « l'adorateur hymnique de choses non viennoises », et enfin Egon Friedell, pour qui « l'histoire universelle était l'histoire de la sottise ». Ils parlèrent aussi peinture. Elle admirait Schiele, les arts appliqués des Ateliers viennois qui « mettaient les matériaux à l'honneur », et elle vouait aux gémonies « les anges décrépits de la peinture baroque » et les « veaux contemporains qui peignent de nos jours comme au temps de Watteau ! » Quand ils eurent monté et descendu neuf fois de suite la misérable Sechskrügelgasse, elle s'exclama soudain : « J'ai complètement oublié ! Je n'aurais pas dû dire ça ! Vous avez un oncle peintre ! » Il en retint moins son mépris pour l'oncle Drauffer que le fait qu'elle se fût renseigné sur lui. Donc il l'intéressait !

« Mon oncle fait de très jolies choses », le défendit-il en savourant son triomphe, tout en se gardant bien

d'avouer qu'il avait lui-même, un jour d'octobre, caressé le rêve d'être peintre et tenté de faire le portrait d'un chanteur sans voix aux cheveux d'argent. Il pensa néanmoins qu'il était temps de modérer son omniscience par une remarque : « D'ailleurs c'est une question de goût. Je crois même que le goût est la seule instance dans l'art. Ceux qui continuent à aimer Watteau affectionnent aussi les peintures de ces anges baroques que vous dites "décrépits" – ce que je ne trouve pas particulièrement drôle. Pardonnez-moi !

– Comment ça ? demanda-t-elle d'un ton neutre. On ne voyage plus en diligence et on ne s'éclaire plus à huile. L'art doit refléter ou interpréter ou anticiper son époque. Sinon c'est de la décoration ou du kitsch ! »

Simple ! N'empêche que personne ne le lui avait expliqué avant elle. Même pas Fritz. Elle lui en imposait de plus en plus.

« Ce doit être formidable d'être aussi intelligente ! » dit-il naïvement.

Elle ne croyait pas à la naïveté (ça aussi il l'apprendrait par la suite). Elle crut donc qu'il se moquait, et fit mine de nier d'un mouvement de tête obstiné le rapprochement qui s'était amorcé entre eux. Mais il l'en empêcha. « Selma, dit-il en surmontant son appréhension à l'appeler par son prénom et en lui prenant la main, pourquoi ne retenez-vous d'instinct que ce qui est mauvais en l'homme ? Et pourquoi croyez-vous tout le temps qu'il faut vous affirmer ? Vous n'en avez vraiment plus besoin ! »

Elle toléra le prénom, elle toléra sa main. « Je fais ça ? » demanda-t-elle.

Ainsi commença leur amour.

À côté, une grande croix noire. Et au-dessous: «Sarajevo, le 28 juin 1914, les héritiers de la couronne, Son Altesse Impériale et Royale le prince héritier, l'archiduc François-Ferdinand, et Son Altesse la duchesse de Hohenberg ont été aujourd'hui victimes d'un ignoble attentat. Alors que Leurs Altesses Impériales se rendaient au Konak où siège le gouvernement, pendant une tournée d'inspection dans la capitale des provinces récemment annexées de Bosnie et d'Herzégovine, un criminel dissimulé dans la foule des spectateurs en liesse a tiré à coups de revolver sur la voiture princière. Les coups de feu ont transpercé l'archiduc et son auguste épouse, qui ont succombé peu après. Le meurtrier, un étudiant serbe de vingt ans nommé Gavrilo Princip, a été arrêté. Il a avoué avoir agi pour venger l'annexion de la Bosnie-Herzégovine.»

De la coulisse de droite du Ronachertheater, le comédien Girardi sortait à pas comptés. Johann Strauss levait sa baguette. De la coulisse de gauche surgissait un inconnu, qui disait: «Son Altesse Impériale et Royale le prince héritier Rodolphe...» Henriette dut fermer les yeux. Le passé ressuscitait inexorablement.

«La *Neue Deutsche Presse*! Édition spéciale!

– Le *Neues Wiener Tagblatt*! Édition spéciale!

– La *Reichspost*! Édition spéciale!» glapissait-on en bas.

Dans le salon du quatrième étage, personne ne disait mot. La feuille passait de main en main. Les cloches de Saint-Étienne avaient commencé à sonner. Henriette savait que celles de Saint-Augustin allaient suivre. Puis de Saint-Michel.

«Madame n'est pas bien?» demanda monsieur Simmerl. Ceci aussi, il l'avait déjà dit mot pour mot, en

une heure effroyable. Tout revenait! Tout! «Non!» criait-elle. Les cloches de Saint-Augustin se mirent à sonner.

«Je vais y aller, dit l'enseigne Hermann. Il faut que je sois rentré à six heures à la caserne.

– Oui, vas-y!» approuva le professeur Stein. Jamais Henriette n'avait vu son père lutter ainsi pour garder contenance.

«Ces salauds de Serbes, il faut les éliminer, dit l'enseigne, sale racaille!

– C'est terrible pour Sa Majesté», dit le gendre assistant du médecin de l'empereur.

Le professeur Stein confirma: «Terrible!» Devant ses yeux d'historien s'étalait encore la dernière édition spéciale de la *Neue Freie Presse*. En très gros titre: «L'impératrice Élisabeth», à côté, une grande croix noire, et au-dessous: «Genève, le 10 septembre 1898. Sa Majesté l'impératrice a été aujourd'hui victime d'un ignoble attentat sur le chemin qui la menait de l'hôtel Beaurivage au quai d'embarquement; un anarchiste italien nommé Luigi Lucheni a plongé perfidement une lime pointue dans le cœur de Sa Majesté. Le criminel a été pris sur le fait et avoué son crime, mais fut incapable d'en donner la raison.» «Terrible!» répéta le professeur Stein. Et de l'époque de ses études, il se rappelait l'annonce de l'exécution de l'archiduc Maximilien-Ferdinand, empereur du Mexique et frère de Sa Majesté. «Quatre fois en une génération!

– Pauvre femme!» s'exclama la fillette.

Henriette acquiesça en silence comme s'il s'agissait d'elle. Elle n'écoula pas ce que disait maintenant son père. Il s'agissait de politique.

Que savaient-ils de tout ça? C'était la preuve accablante qu'on n'oubliait jamais rien, rien, rien. Pas le

Franz posa ses valises et lui baisa la main. Elle l'embrassa sur la joue.

« Enfin chez soi, dit-il, toujours chiche de mots.

– Je suis contente que tu sois là, dit-elle. Ton ordonnance n'est pas avec toi ?

– Non. Cette canaille a déserté. »

Ils ne parlèrent pas de la révolution.

Il n'y avait ni porteur ni taxi ni fiacre devant la gare, ils durent donc aller à l'Étoile du Prater avec les valises prendre le tram, qui était bondé. Franz casa tant bien que mal ses bagages sur la plate-forme de la baladeuse et se fraya un chemin jusqu'à Henriette dans la partie couverte ; elle était debout, coincée entre des ouvriers qui allaient travailler.

« Tu as une mine superbe », déclara-t-il en jetant un coup d'œil autour d'eux. Pratiquement que des hommes assis. Ils auraient pu laisser leur place à une dame !

« Toi aussi. » Le léger parfum de savonnette qu'elle exhalait était perceptible malgré la fumée de cigarettes. C'était une voiture non-fumeurs.

« Y a quéqu'chose qui vous gêne ? » l'apostropha un homme plus jeune qui lisait le journal à côté d'un autre encore plus jeune sur une banquette près de la vitre ; visiblement, il avait remarqué les regards outrés que Franz lançait aux gens assis.

« As-tu reçu mon exprès à temps ? » s'empressa-t-elle de demander. Franz répondit à l'homme qui lisait le journal : « Ne voyez-vous pas que Madame est debout ?

– Je suis très bien debout. Nous n'en avons que pour quelques stations », dit Henriette, conciliante.

Mais du fond du wagon quelqu'un criait déjà : « Espèce de planqué ! » – l'insulte des indignés et des

décus qui déchargeaient leur rancœur sur ceux qui semblaient s'être « défilés » et se l'être coulée douce quelque part à l'arrière. L'homme rasé de près aux boutons et aux souliers bien astiqués en avait tout l'air. Et un officier avec ça ! Ceux-là mêmes qui pendant quatre ans et demi avaient envoyé les « deuxième classe » au casse-pipe. C'est du moins ce que pensaient les « deuxième classe ».

Celui qui avait crié en était un. Il portait la tenue du 4^e régiment viennois Hoch- und Deutschmeister, mais les revers maculés du sang et de la boue des tranchées avaient perdu leur couleur bleue d'antan.

« Soldat ! dit Franz. Vous vous présenterez au rapport auprès de vos supérieurs ! Je veillerai à ce que...

– À que dalle ! le coupa l'homme. T'as fini de commander ! »

Souvent témoin de ce genre d'incidents en ces cinq jours d'après la révolution, Henriette lui pressa le bras en chuchotant : « Ça ne sert à rien !

– À rien ! s'écria-t-il, hors de lui. Tant que ces gars-là portent l'uniforme de Sa Majesté, ils ont à respecter la hiérarchie ! »

Mais déjà l'homme au journal avait bondi, imité par son voisin. Les deux gaillards se glissèrent dans le dos de Franz, l'un lui prit les bras en étau, et l'autre arracha la cocarde de son képi d'officier et les trois étoiles dorées de son col.

« Voilà ! dit-il. Maintenant t'as fini de commander ! Dégonflé ! »

Henriette vit les veines enfler spectaculairement sur les tempes grisonnantes de Franz, signe de ses accès de colère qu'elle redoutait et détestait tellement, jadis. Mais là, ainsi pressée contre lui, elle compatit. Elle qui

ne l'avait quasiment jamais plaint avait soudain beaucoup de peine pour lui, une peine immense. Elle savait trop bien ce qu'il ressentait. Elle l'avait vécu trente ans auparavant, quand son monde s'était effondré. C'était celui de Franz qui s'écroulait à présent. Il s'était écroulé depuis longtemps d'ailleurs. Il aurait dû le savoir. Naguère déjà, à la mort de Rodolphe.

Se débattant pour se libérer de l'étau humain qui l'entravait, Franz lâcha avec un mépris indicible : « Racaille ! »

Comme un seul homme les passagers prirent parti contre lui.

« C'est nous la racaille ? s'écria une femme qui avait sous le bras une pile de journaux du matin à distribuer. Deux fils qu'y m'ont fusillés – et à cause de quoi ? De vot' hiérarchie d'merde ! »

– Exact ! renchérit un autre. Rin à bouffer ! Pas de quoi s'chauffer ! Et à cause de quoi ? De ce qu'on était au garde-à-vous à claquer des talons en criant "À vos ordres !" , pendant que ces beaux messieurs en souliers vernis nous commandaient de crever. Les beaux messieurs, eux, y restaient à l'arrière à se bâfrer et à se souler et à aller aux putes !

– Foutez-le dehors ! » suggéra le type au journal.

Quelqu'un sur la plate-forme avait balancé les valises du train en marche, on les entendit cogner contre le pavé. Le contrôleur arrêta la rame.

« Vaut mieux que monsieur s'occupe de ses bagages », dit-il à Henriette. Son aversion contre l'officier semblait moins manifeste que celle des passagers.

« Viens », implora Henriette. Un instant elle eut envie de dire aux gens : « Moi aussi j'ai deux fils au front. » Mais elle se contenta de les regarder. Ils lui firent place.

Quand elle fut dans la rue avec Franz, il eut un vertige, elle dut le soutenir. Il se ressaisit aussitôt, épousseta son uniforme maltraité et s'empara de ses valises sans accepter son aide. Il réussit à porter ses bagages jusqu'à ce qu'ils trouvent un taxi disposé à les ramener à la maison.

Pendant le trajet, il la regarda à plusieurs reprises sans mot dire. Mais lorsque apparut l'ange à la trompette, il demanda d'une voix morne : « Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

– Il ne faut pas prendre ces choses à cœur, répondit-elle. Les gens vont terriblement mal ! » Elle pensait aux gens du tram.

Lui pensait aux affiches devant lesquelles ils passaient : « Le règlement de comptes avec les criminels Habsbourg. Lisez l'*Arbeiter-Zeitung* d'aujourd'hui ! »

Devant le portail de l'ange à la trompette, monsieur Simmerl les attendait. Il salua son maître de son rituel « Mes respects, Votre Grâce ! » et feignit de ne pas voir l'uniforme déchiré et le képi où manquait l'emblème impérial.

Franz lui tendit la main. « Alors, que dites-vous de tout ça, monsieur Simmerl ? demanda-t-il.

– Pardi, c'est une catastrophe, Monsieur », répondit l'homme longiligne qui arborait toujours sa veste styrienne verte et son impeccable cravate blanche. On ne savait s'il excusait ou s'il accusait.

« Je ne vous le fais pas dire ! » confirma Franz, qui opta pour l'accusation. Puis il lui demanda : « Allez me chercher l'*Arbeiter-Zeitung* d'aujourd'hui ! »

À cet ordre, Simmerl, qui était posté devant la porte depuis deux heures, parce que Madame, plus sage que lui, ne l'avait pas autorisé à venir à la gare, perdit la belle

contenance qu'il affichait. « Monsieur? » demanda-t-il, espérant avoir mal entendu. Mais l'ordre lui fut répété.

Tandis que le couple montait les quelques degrés qui menaient du hall d'entrée au rez-de-chaussée, Henriette remarqua combien Franz respirait difficilement.

« Tu ne te sens pas bien? »

– Ça va parfaitement, merci », répondit-il, reconnaissant. En passant devant l'ancien appartement de Sophie, il ne put s'empêcher de penser: qui aurait cru que l'Autriche s'effondrerait! Mais qu'Henriette lui ferait une mauvaise femme, ils en auraient mis leur main au feu tous autant qu'ils étaient: Sophie, Otto Eberhard, l'ex-baronne Überacker. Et lui-même devait bien reconnaître qu'il s'était rallié un temps aux adversaires d'Henriette. Une sottise. Hetti était une bonne épouse! Des erreurs, oui, elle en avait commises – qui n'en commet pas? N'empêche que c'était une bonne épouse, brave, une femme épatante. Le poids qui étreignait la poitrine du soldat libéré se relâcha. « Et Otto, toujours aussi sympathique? » demanda-t-il pour lui faire plaisir (ils étaient arrivés devant la porte de son frère).

– Tu ne veux pas le voir? proposa-t-elle. Viens, entrons un instant chez lui.

– Toi aussi?

– Pourquoi pas?

– C'est vraiment très gentil de ta part. Merci beaucoup. Mais c'est un peu tôt, je pense. Otto n'est plus tout jeune non plus. Pardon, je parlais de moi, bien sûr. Toi, tu es restée incroyablement jeune. » C'est tout juste s'il ne lui offrit pas son bras pour monter, avec cette galanterie un peu surannée des jours anciens, définitivement révolus, qu'il se remémorait maintenant

soudain. « Tu te rappelles, Hetti, quand nous avons fait les visites de fiançailles? »

– J'y pensais à l'instant, moi aussi! »

Ils passèrent devant l'appartement où vivait naguère la famille Paskiewicz et où demeuraient maintenant Peter et Annemarie la Prussienne: indispensable au ministère de l'Instruction, Peter était dispensé de servir dans l'armée.

« Est-elle toujours aussi convaincue que nos frères d'armes allemands nous ont merveilleusement protégés? » demanda Franz en esquissant un geste vers leur porte. « Sais-tu qui nous a mis dans le pétrin? ajouta-t-il à voix basse. Nos frères, les Allemands! J'ai appris à les connaître en quatre ans! Des gens incroyablement efficaces, pour sûr. Mais nous, les Autrichiens, n'aurions pas eu le monde entier contre nous, si nous n'avions eu avec nous les alliés les plus impopulaires du monde! » L'agitation le gagnait de nouveau, son souffle se fit court.

« Arrêtons-nous un moment, proposa-t-elle. Nous ne sommes pas pressés. »

Il s'arrêta docilement. « Tu es vraiment gentille », dit-il. Elle en eut les larmes aux yeux. Comment ai-je dû être avec lui pour que de pareilles broutilles lui fassent autant d'effet! pensa-t-elle. Quand ils commencèrent à gravir les marches qui menaient au second étage, elle dit: « Viens, prends mon bras! »

Avec cet ample geste du bras galamment arrondi qui l'insupportait tellement autrefois, il obtempéra. Quel drôle d'homme, pensa-t-elle en prenant le bras qu'il lui tendait comme pour la soutenir et non s'appuyer lui-même. Irrémédiablement vieux jeu. Il nie que le monde ait changé. Il ne démord pas d'un monde qui n'existe plus.

Ses larmes séchèrent instantanément, elle pensa combien elle avait souffert de cette persévérance dans l'erreur, instinctivement elle retira son bras.

«Je suis trop lourd? demanda-t-il aussitôt.

– Pas du tout.» Elle reprit fermement son bras.

Un homme dans lequel on lisait comme dans un livre. Maintenant encore, au seuil de la vieillesse, ses traits présentaient la même absence de mystère, la même simplicité qu'en sa jeunesse. Même l'âge n'a pas pu le changer, lui qui a toujours désapprouvé le moindre changement, quoi qu'il arrive, se dit-elle.

Ils montaient très lentement. Avec ce bel optimisme qu'elle manifestait toujours dans les situations désespérées (son père la surnommait «l'optimiste impatient»), elle s'obstinait à n'y voir que le contre-coup du choc du tram.

«Pour nous autres c'est fini, voilà!» dit-il soudain d'une voix étonnamment forte. Qui résonna dans toute la cage d'escalier.

Avant qu'il ne le dise, elle avait pensé: S'il avait eu un peu de caractère, ça se serait passé autrement entre nous. Mais quand il s'exclama – prononçant son propre jugement en quelque sorte – que c'était fini, une chaude vague de compassion l'envahit derechef, et elle ne put s'empêcher de penser: depuis que je connais cet homme, il n'a pas commis un seul écart, pas fait un geste qui l'ait sali. Il n'a jamais rien caché. Sa ponctualité, sa fiabilité – une horloge. Il a mené ses affaires on ne peut plus correctement, toujours selon ses principes. «Tu vas t'accorder quelques jours de repos absolu, Franz! dit-elle.

– Impossible, décida-t-il. Il faut que je sois au magasin à neuf heures au plus tard. Födermayer m'attend.

Ce doit être la pagaille de toute façon. En tout cas, merci vraiment de ta bonté.»

Elle trouva presque insupportable qu'il parle de sa «bonté».

Le mur qui abritait les «pièces de réception» du deuxième étage inhabité était maintenant fissuré. Quand ils passèrent devant son ancien appartement de célibataire du troisième (à présent occupé par Otto Drauffer, l'un des jumeaux), Franz dit: «Pas rajeuni non plus!» Cela pouvait viser la porte qui avait besoin d'être réparée ou son essoufflement récent. Il se tint à la rampe pour embrasser du regard ces trois étages qu'il avait coutume de monter d'un pas si vif et si léger dans sa jeunesse, seul – ou en compagnie au grand dam de Sophie. Eh oui, nous autres, nous avons vécu avant de nous marier. Ce fut comme une illumination. On a beau jeu, vraiment, d'exiger que l'autre se satisfasse de peu! «J'ai peur de ne pas t'avoir rendu la vie facile», résuma-t-il quand ils gravirent ce quatrième étage qu'il avait fait bâtir pour eux.

Cet aveu qu'elle avait en vain attendu si longtemps la dérouta tellement qu'il lui fallut un moment de répit, avant de pouvoir répondre dans le style du numéro 10: «Tu ne serais tout de même pas devenu sentimental? Tu vas déjà boire un café bien chaud. Je ne peux pas te garantir qu'il aura un goût de café, mais il y aura au moins huit grains dedans!» Il rit: «Quatre de plus que nous, les planqués, n'en avons eus depuis un an!» Puis il s'éclaircit la voix et demanda: «Et comment va Martha Monica?»

Sa fille qui n'était pas de lui l'attendait devant la porte ouverte de l'appartement, elle ouvrit tout grand les bras au soldat libéré. «Papa!» s'écria-t-elle

impétueusement. Il lui caressa les cheveux. « Tu es devenue très jolie », lui dit-il. Elle semblait éclairer la sombre cage d'escalier.

Hanni, alias madame Simmerl et maintenant mère d'une petite fille, fit son apparition elle aussi. Elle salua l'homme pour qui Madame lui avait toujours semblé beaucoup trop bien de son habituel : « Mes respects, Votre Grâce ! »

C'était tout ce que le quatrième étage comptait comme occupants pour le moment. Hans prisonnier, Hermann dans son régiment en attente de rapatriement du front du Piave, Neni morte, la cuisinière congédiée, la petite fille des Simmerl élevée à la campagne, et Franziska installée avec son époux, le docteur Baier, à Salzbourg où les choses étaient plus faciles pour l'ex-médecin personnel de l'empereur. Moins de « rouges ».

Franz passa le seuil entre Henriette et Martha Monica. « Enfin », dit-il. Le bien-être et la sécurité l'entouraient, c'était chauffé, dans la salle à manger la table était dressée pour le petit déjeuner : la grande cafetière d'argent avec son café à la chicorée et un petit pot de lait bleuté coupé d'eau étincelaient, bien astiqués ; le pain de maïs et de son était si bien grillé qu'on n'en distinguait plus les taches brunes, et dans son verre de cristal, une mousse de carottes et de betteraves évoquait la plus savoureuse des confitures.

« Qu'est-ce que monsieur a fait de ses... »

Avant que Hanni ait pu demander ce que monsieur avait fait des trois étoiles d'or de son col d'uniforme tout déchiré, les regards d'Henriette et de monsieur Simmerl arrivé entretemps lui intimèrent le silence. La remarque lui resta dans la gorge. Mais ses yeux

continuaient à fixer, comme envoûtés, l'aspect d'effroyable désordre qu'offrait ce maître pas très apprécié. Lui qui avait toujours été si maniaque !

Monsieur Simmerl, en revanche, se maîtrisait parfaitement. Il avait bien été chercher au bureau de tabac du numéro 7 le journal qu'on lui avait réclamé ; même en ces temps de révolution, l'idée ne lui serait pas venue de refuser un ordre. Il y avait des maîtres, il y avait des domestiques, hier, aujourd'hui, toujours, quoi que puissent hurler contre eux les braillards de la rue. Même quand un ordre confinait à la folie, comme celui d'apporter l'organe de la révolution par excellence dans une bonne maison comme celle-ci où l'on s'adressait aux occupants à la troisième personne et où leurs noms sur les enveloppes étaient précédés de « Sa Grâce » ou de « Monseigneur », un ordre restait un ordre. Tout au plus pouvait-on poser ce torchon-là sur ce fauteuil où il passerait inaperçu. Et c'est ce que fit l'homme à la longue silhouette, comme pour s'épargner la honte de voir un officier impérial et royal, fournisseur de la cour, lire *l'Arbeiter-Zeitung* de messieurs Friedrich Austerlitz et consorts, qui faisaient de « notre magnifique ville impériale » la capitale d'une petite république minable !

« Excellent, le café », assura Franz. Il prit aussi un peu de margarine, en tartina le toast à la teinte suspecte et demanda : « Vous m'avez apporté le journal, au fait, Simmerl ? »

Et l'homme à la longue silhouette de répondre, bien obligé : « Mais certainement, Monsieur ! », et de lui tendre la feuille en s'inclinant.

« Merci, Simmerl », répondit Monsieur. Et il entreprit d'en user avec *l'Arbeiter-Zeitung* comme il l'avait

fait avec la *Reichspost* pendant des décennies. Il le cala contre un verre et le lut en mangeant.

«Allons, ne lis pas ça! dit Henriette. Cela ne peut que t'énerver!

- J'ai presque terminé», objecta-t-il. Que les gens puissent être aveuglés par une amertume justifiée, il le concevait. Les Prussiens, par exemple, n'étaient pas exempts de reproches. Les généraux aussi, peut-être. Certains. Mais il y a des limites, même à l'amertume la plus légitime. Et la limite, c'est la maison impériale, à qui tout Autrichien, et a fortiori tout Viennois, doit tout ce qu'il possède, ce qu'il a possédé et ce qu'il est. C'était aussi simple que ça!

Son lorgnon sur le nez, son morceau de toast à la main, Franz lisait: «Des 55 millions de personnes condamnées à constituer la puissance des Habsbourg, pas moins de 35 millions d'entre elles souhaitaient la défaite de l'Autriche-Hongrie et mettaient leurs espoirs dans la victoire de l'Entente. L'Autriche-Hongrie a eu l'arrogance criminelle de commencer la guerre pour des "raisons de prestige". Une poignée d'individus dépourvus de conscience - le ministre des Affaires étrangères, le comte Berchtold, et deux ou trois de ses acolytes comme le chef d'état-major général Conrad von Hötzendorf et le ministre-président, le comte Stürgkh, ont déclenché et perdu cette guerre, et ainsi précipité l'humanité dans la misère.

«Mais franchement, qui ne serait prêt à payer un prix aussi élevé pour être enfin débarrassé de notre chère dynastie? Nous déplorons naturellement les pertes irremplaçables et les destructions de guerre. Nous déplorons chaque victime où qu'elle se trouve. Mais l'issue de la guerre nous satisfait. Car l'effondrement

de l'Empire des Habsbourg est le seul dédommagement qui vaille de toutes nos souffrances et de toutes nos pertes.»

Franz laissa tomber son morceau de pain bis. Habitée à sa désastreuse manie de lire pendant les repas, Henriette, qui avait entretemps relaté la scène du tram à Martha Monica, ne leva les yeux qu'au bruit du toast retombant dans l'assiette.

«Quelle infamie! C'est trop fort! s'écria Franz en désignant le passage du journal dont ses yeux ne pouvaient se détacher. Ils exultent», poursuivit-il. Puis sa bouche remua en émettant une série de sons inarticulés. Il ne pouvait plus parler. Et ne recouvra pas la parole.

Le médecin de famille alerté, l'immuable docteur Herz immuablement hostile à la vérité sans fard, se garda bien de dire que le conseiller avait perdu l'usage de la parole en raison d'une attaque, et évoqua un trouble «vasomoteur», qui, avec un repos absolu et un traitement approprié, devait s'améliorer sinon disparaître avec le temps. Et quand, un peu plus tard, Henriette se retrouva près du lit où l'on avait forcé Franz à s'étendre et qu'elle l'observa anxieusement remuer sans cesse les lèvres, impuissant, elle songea à Hans, qui, enfant, ne pouvait pas parler non plus et qu'on avait guéri un beau jour. À cette pensée, une de ces fantastiques superstitions dont elle était coutumière lui traversa l'esprit: c'était Chris qui avait miraculeusement amené Hans à parler. Il fallait faire venir Chris!

Sans réfléchir une minute, elle chargea Martha Monica de rester auprès de son père et quitta la maison précipitamment. Arrivée à la Salesianergasse, elle réalisa soudain qu'elle n'avait ni vu ni souhaité voir

depuis dix-sept années bien comptées celle vers qui elle se hâtait maintenant.

«Je suis impardonnable, dit-elle quand elle se retrouva en face d'elle. Je ne me cherche pas d'excuses, mais si tu avais connu ma vie depuis tes vœux, tu aurais compris pourquoi j'appréhendais de venir te voir.

– Je connais ta vie », dit la religieuse, qui était devenue aussi blanche que la collerette empesée de son habit en reconnaissant la visiteuse dans le parler austère. Elle ne faisait pas ses quarante ans, elle avait gardé la grâce et la minceur de sa jeunesse.

Seule l'intériorité de son regard trahissait sa solitude et son renoncement.

« Tu connais ma vie, que veux-tu dire ?

– J'ai toujours demandé de tes nouvelles.

– Et tu as trouvé beaucoup à redire dans ce qu'on t'a appris ? » demanda Henriette à cette autre, qui l'adulait jadis et se dressait maintenant devant elle comme un juge.

« Tu as été une très bonne mère.

– Merci. » Incroyable cette inversion des rôles ! C'est celui du plus faible qui lui était dévolu à présent apparemment ! À cause de cette coiffe rigide et de cette cordelette blanche à laquelle pendait une croix ? Je ne vais tout de même pas capituler devant un costume ! pensa Henriette.

Mais quand la religieuse demanda du même ton d'adoration que par le passé : « Comment t'es-tu portée pendant tout ce temps ? », elle comprit qu'elle la méjugait.

« Bien, merci. Et toi, Chris ? Excuse-moi, je veux dire, sœur Agathe.

– Ça ne fait rien. Tu peux m'appeler Chris. J'aime beaucoup que tu m'appelles Chris. Merci, ça s'est bien passé. »

Puis elles parlèrent un moment de Hans, Henriette ne pouvant se décider à lui confier le but de sa visite en retard de dix-sept ans.

« Tu voulais me demander quelque chose ? Je serais si heureuse de pouvoir te rendre service.

– Tu peux m'aider. Toi seule ! répondit Henriette instinctivement. Mais tu ne m'en veux vraiment plus ? »

La religieuse lui lança un regard d'une affection si absolue qu'Henriette ne put le soutenir. « Je ne t'en ai jamais voulu », dit-elle.

Il faut que je lui dise ! Tout ! Cédant comme toujours à l'impulsion du moment, Henriette entama le procès qu'on ne lui avait jamais fait, mais dont, avec le temps, la légitimité lui paraissait toujours plus indéniable. On ne pouvait réclamer quelque chose d'une personne qui vous pensait coupable de tout. « Tu es entrée ici à cause de moi ? Je veux dire au couvent ? N'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

– Oui, avoua la sœur sans hésiter. Je pensais que tu avais besoin que quelqu'un prie pour toi. »

Après le « Pour nous autres c'est fini » de Franz, voici que tombait le second verdict de la journée. « Tu me reproches encore la redoute Metternich ? » s'écria-t-elle amèrement.

La religieuse réfléchit un instant. Son fin visage se fit sérieux. Puis elle dit : « Je ne te l'ai jamais reprochée. Je voulais que tu sois heureuse. »

Henriette garda le silence. Tant de perfection la déconcertait.

Quand elle eut enfin exposé le motif de sa venue, un sourire furtif passa sur les lèvres de sœur Agathe. « C'est bien que tu croies encore aux miracles ! D'ailleurs tu n'as presque pas changé ! » Puis elle redevint sérieuse. « Je ne savais pas qu'oncle Franz était si malade.

– Il n'est pas malade, il s'est énervé, il a reçu un choc. Le docteur Herz – tu te le rappelles ? – pense que ce sont les nerfs. »

La religieuse se rappelait les diagnostics charitables du docteur Herz et les crises d'angine de poitrine de son père, le colonel Paskiewicz, qu'il nommait pudiquement crises d'asthme. L'odeur d'oxygène émergea de ses souvenirs, elle l'imprégnait toute quand elle quitta le parloir dénudé pour demander à la supérieure l'autorisation de visiter un patient à l'extérieur de l'hospice conventuel, la première sortie qu'elle sollicitait depuis qu'elle soignait les malades. L'ayant obtenue, elle se mit en route avec Henriette.

« Je me souviens encore très bien de la manière dont Hans a commencé à parler ce jour-là ! Il l'a vraiment fait de lui-même », dit-elle. Déshabituée des humains, une fois dans la rue elle fut prise d'un vertige. Ses pieds la portaient si peu qu'elle ne put marcher du même pas que sa compagne.

« Il ne l'a pas fait de lui-même ! Tu l'as aidé ! la contredit Henriette... Pourquoi marches-tu si lentement ?... Ou du moins, tu voulais l'aider ! »

Elles croisèrent deux écoliers qui venaient de la patinoire. « Faut cracher trois fois pour écarter le mauvais sort ! » se moquèrent-ils à la vue de la religieuse en évoquant une vieille superstition, ils crachèrent et continuèrent leur route : depuis six jours, dans Vienne la catholique on vilipendait tout ce qui était catholique.

« Oui, c'est ce que je voulais », confirma sœur Agathe. Elle ne dit pas que c'était sa première sortie depuis sa prise de voile ni qu'elle avait fait vœu de se retirer à jamais du monde des humains et n'y aurait renoncé pour nulle autre qu'Henriette. Ni non plus que, jadis, si elle avait voulu aider le petit garçon muet, c'était uniquement pour s'attirer l'affection de cette femme qui marchait à ses côtés et qui n'était pas venue la voir pendant dix-sept ans.

« Si tu as pu le faire autrefois, alors que tu n'étais même pas religieuse, tu devrais réussir encore mieux maintenant ! » affirma Henriette dans un de ces accès d'illogisme candide qui la prenaient parfois.

La salésienne ne répondit pas. Tout, en ce court trajet, lui semblait changé. Les mêmes maisons avaient l'air étranger. Les dimensions aussi étaient fausses. Ce qui était si vaste avant était donc en fait si limité ?

« Je t'en prie, ne lui dis pas que je suis venue te chercher, la pria Henriette quand elles passèrent la porte de l'ange. Et surtout pas pourquoi. J'ai l'impression de t'avoir dit un tas de sottises, tout est si confus depuis ce matin. Tu n'es pas fâchée ?

– Non », dit la religieuse.

Franz dormait d'un sommeil agité, qui lui mettait la sueur au front. Parfois on l'entendait bredouiller. Martha Monica était à son chevet.

« C'est ta cousine, sœur Agathe, dit Henriette à voix basse à sa fille.

– La sainte cousine ? » demanda la jeune fille en souriant. Sans craindre son habit ni l'odeur de désinfectant qui en émanait, elle embrassa sa parente.

« Oui. Je crois que c'est une sainte », dit Henriette très sérieusement.

Les joues de la religieuse se colorèrent. « Comme elle est belle ! » dit-elle. La jeune créature qui ressemblait à sa mère ressuscitait douloureusement le passé. « Ravissante ! » répéta-t-elle en la couvant du même regard admiratif qu'Henriette jadis, lorsque la maison lui reprochait de l'« encenser ».

« Tu es drôlement gentille ! » dit Martha Monica à la nouvelle cousine, laquelle passait maintenant pour une sainte au numéro 10.

Quand le malade s'éveilla, il fit un geste de la main vers Henriette.

« Tu veux être seul avec moi ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête et tenta de parler.

En se penchant vers lui pour mieux entendre, elle eut l'impression que sa bouche était tordue. Mais avec les rideaux fermés on n'y voyait pas bien dans la chambre.

Elle fit signe à Martha Monica de s'éclipser. Puis elle dit : « Chris est ici, Franz. Elle est venue te voir. » Sa réponse fut inintelligible.

« Bonjour, oncle Franz, le salua la religieuse avec l'assurance de ceux qui s'occupent des malades. Tu t'es surmené. Un peu de repos te fera du bien. »

Franz eut un geste de dérision, puis fit semblant d'écrire. Henriette lui apporta son bloc de papier à lettres, ouvrit les rideaux et l'installa dans ses oreillers. La bouche tordue se voyait bien maintenant, elle lança un regard terrifié à la religieuse. « Que monsieur Födermayer vienne immédiatement », avait-il écrit. Henriette promit d'aller aviser le fondé de pouvoir. Quand elle revint du téléphone, elle entendit sœur Agathe dire : « Il vaudrait mieux que tu ne parles pas, oncle Franz. »

Il leva la main et la laissa retomber, comme pour dire : « Foutaises ! »

Mais avec une autorité qui contrastait avec la douceur de sa voix, la religieuse insista : « Crois-moi, oncle Franz. Ceux qui n'ont pas appris à se taire ne le savent pas. Je n'ai pas parlé pendant dix-sept ans. »

Elle le disait au malade, mais Henriette sentit que la remarque lui était destinée. Elle entendit l'immense reproche – et le prit pour elle. « Chris ! supplia-t-elle. Chris ! »

Elle voulait dire : Fais un miracle !

Toujours avec cette autorité qui démentait presque sa délicatesse, la religieuse se leva. « Bon rétablissement, oncle Franz, dit-elle à voix basse. Je prierai pour toi. » Puis elle quitta la pièce.

Henriette la suivit dans l'antichambre. « S'il te plaît, ne t'en va pas ! implora-t-elle.

– Mais, tante Hetti, il ne faut pas avoir peur comme ça ! » répondit la religieuse en lui redonnant pour la première fois son diminutif familial, comme autrefois quand elle avait joué au mariage avec elle, pendant qu'oncle Franz luttait à côté contre un adversaire redoutable. Maintenant il luttait contre un adversaire plus redoutable encore. L'enviait-elle ?

« Mais il y a de quoi ! Le voir couché ainsi, la bouche toute de travers, qui essaie de parler et qui ne peut pas ! Pourquoi ne l'aides-tu pas ? dit Henriette hors d'elle.

– Parce que je ne peux pas, tante Hetti.

– Parce que tu ne veux pas !

– Tu crois encore qu'il suffit de vouloir ?

– Je n'ai pas besoin de leçon ! J'ai besoin de ton aide !

– Oncle Franz recevra de l'aide », dit la religieuse avec nostalgie... ou envie ? « Salue bien Martha Monica